

N° 6 - 30 NOVEMBRE 1928

CINÉMONDE



**Constance
TALMADGE**
-- la jolie vedette --
américaine tourne
actuellement en
France dans "Venus"

PHOTO
G. MAILLARD KESSLÈRE

1 fr

**CINÉMONDE
PARAIT LE
VENDREDI**

Directeurs :
GASTON THIERRY & NATH IMBERT

CINÉMONDE ACTUALITÉS

AL JOLSON
Le Chanteur de Jazz et Le Fou Chantant, les 2 films de Al-Jolson, obtiennent un succès sans précédent aux Etats-Unis. L'enthousiasme est tel que, dans les grandes villes, les cinémas ont fait jusqu'à 5 séances par jour, la 5^e ayant lieu à minuit.

Le Fou Chantant sera, en 1929, vu et entendu grâce au VITAPHONE, dans un des grands établissements des Boulevards.



(Ci-dessous) Sur le pont de l'Île-de-France — reconstitué au studio — l'excellent metteur en scène Henry Roussel indique un jeu de scène à Suzy Vernon pour Paris-Girls.

Monsieur Mussolini a reconnu toute l'importance du cinématographe et il ne néglige rien pour donner une impulsion nouvelle à l'industrie italienne du film. Voici la villa Falconieri, à Frascati, devenue l'Institut international du Cinéma.



Milton Sills semble plutôt le captif, que Dorothy Mackaill, dans une scène de His captive Woman, un nouveau film de la First National.



Le cinéma vient de perdre une bonne et consciencieuse artiste en la personne de Madame Bérengère, décédée à Paris la semaine dernière



A l'inauguration de l'Empire-Théâtre à Londres, la M.G.M. a fait souhaiter la bienvenue aux spectateurs au moyen d'un "film parlant" dans lequel figurent (de gauche à droite, en haut) : Ruth Holly, Bert Roach, Mary Doran, Dolores Brinkman, Jearaldine Dvorak, Eva von Berne, Gladys Mason, Edward Nugent et Belle Conovan ; (en bas) : Polly Moran, Raquel Torrès, Jimmy Murray, Lella Hyams, Edward Connelly, Anita Page, Karl Dane, Gwen Lee, Joséphine Dunn et Fay Webb.

Ad. Menjou

Masques

ENTRE autres mérites, il faut reconnaître à l'écran américain celui d'avoir créé un certain nombre de « masques » qui, par la généralité de leur caractère, sont rapidement devenus des types largement symboliques.

Le profil aigu de William Hart, la blondeur joyeuse de Mary Pickford, le visage impassible de Sessue Hayakawa, le sourire éclatant de Douglas Fairbanks ont une signification qu'il est inutile de préciser, tant elle s'est nettement imposée dans cent films fameux.

Mais la simplicité est la première vertu de ces « masques » : tous présentent des caractères immuables stéréotypés, et le jour où William Hart interprétera le rôle d'un traître, le jour où Douglas Fairbanks deviendra amer, le spectateur ne voudra plus les reconnaître.

Charlie Chaplin d'abord, Adolphe Menjou ensuite, ont réagi contre cette tendance. Ils sont parvenus à imposer des personnages qui ne sont point d'une seule pièce, mais doués de toutes les complexités que présente la vie réelle.

En bon disciple de Chaplin, Adolphe Menjou ne craint pas de déconcerter ce public que les autres stars tentent de séduire par tous les moyens. En effet, dans le type qu'il a créé, il y a à la fois un jouisseur sans scrupule et un homme d'honneur, une âme d'une rare noblesse et un sceptique élégant. Odieux et sympathique, orgueilleux et ridicule, sec et tendre, il ne craint pas dans ses meilleurs films, d'être tout cela successivement, et quelquefois dans le même temps.

Si Menjou parvient à nous donner d'une façon aussi saisissante l'impression de vivre devant nous une existence non point imaginaire ou exceptionnelle, mais parfaitement plausible, c'est que, à force d'art, il parvient à recréer la vie de toute pièce.

Il a compris que la réalité perdait toute force à être reproduite telle qu'elle est. En d'autres termes que, pour donner de la vie une image frappante, il était indispensable de la transposer à l'échelle du cinéma.

C'est ainsi que le jeu de Menjou est toujours d'une discrétion qui n'exclut pas la puissance expressive ; il sait que l'art consiste beaucoup moins à décrire qu'à suggérer, et c'est pourquoi il possède un nombre si restreint de gestes dont il use dans les situations les plus diverses ; un mouvement des sourcils, un plissement de la lèvre lui permettent de se montrer, à son gré, excédé par les criaileries d'Edna Purviance (*L'Opinion publique*) joyeux de l'entrain de son jeune compagnon.

(Incognito), hésitant entre Gretta Nissen et Arlette Marchal (*La Brune ou la Blonde*), subissant le mépris de Florence Vidor (*La Grande Duchesse et le Garçon d'étable*), ou souffrant de n'être point l'égal de Kathryn Carver (*M. Albert*).

L'avez-vous vu à la présentation de ce dernier film, entrer avec une désinvolture admirablement feinte.



sur le plateau du Paramount? Il était ému — nous l'étions aussi de voir se matérialiser l'image que nous venions d'avoir sous les yeux — mais, s'il n'avait pas dû prendre la parole, qui se serait aperçu de son trouble?

Menjou ne montre pas ses émotions, tout au plus les laisse-t-il transparaître à travers l'impassibilité voulue de son « masque ». Il n'improvise jamais. Chez lui le hasard n'a aucune place, tout est réglé, prévu, prémédité.

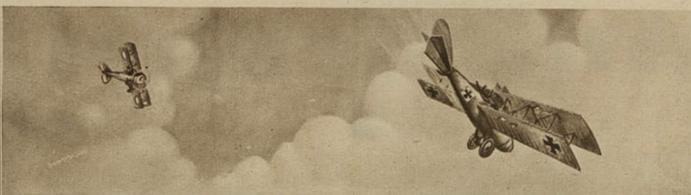
Le triomphe de Menjou, c'est le triomphe de l'intelligence créatrice.

CHARENSOL.

ARRANGEMENT DE A. BRUNYER



Capitaine René Fonck, as des as interalliés, commandeur de la Légion d'Honneur.



A l'occasion de l'exposition de la collection unique du Capitaine Fonck, au « Paramount » pendant la durée du film « Les Ailes », Cinémonde a demandé au glorieux as des as quelques lignes inédites. Voici ce qu'a bien voulu écrire pour nos lecteurs « le pilote aux exploits légendaires ».

J'ai gardé de mes combats aériens une vision extrêmement précise. De là à fixer celle-ci sur une toile, il n'y avait qu'un pas ; telle est l'origine de la collection des tableaux représentant mes combats.

Ceux-ci ont été exécutés sur les toiles mêmes des avions abattus ; c'est dire combien cette collection, qui n'a pour moi que la valeur du souvenir, m'est particulièrement chère.

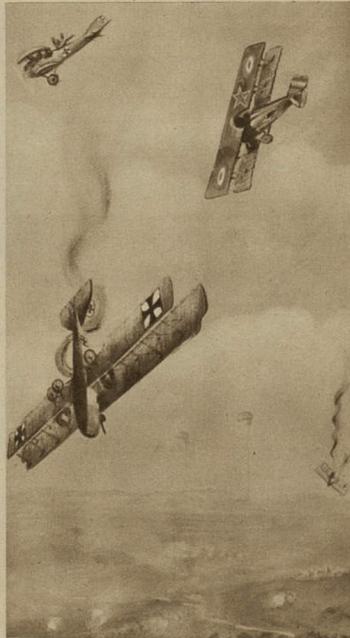
Quand je les regarde maintenant et songe à ces luttes épiques, aux combats livrés en plein ciel, je pense que l'avion, après avoir joué un rôle prépondérant pendant la guerre, a maintenant une autre mission plus grande, plus noble, plus élevée à accomplir : celle de la Paix, et je suis intimement persuadé que le cinéma peut être, dans cette tâche à laquelle nous devons tous travailler, un auxiliaire indispensable et précieux.

Ne sont-ils pas d'ailleurs, à quelques années près, de la même époque ? L'invention des frères Lumière, 1895 ; — le premier vol d'Ader en 1897.

Pourquoi s'étonner d'une collaboration intime dont nous sommes en droit d'attendre les meilleurs résultats, tant au

point de vue scientifique et documentaire, que dans le domaine d'une propagande intelligente exaltant une des plus belles réalisations du génie humain.

René Fonck



PHOTOS STUDIO LORELLE



CLEMENCEAU

spectateur, auteur et... acteur de cinéma



PHOTO ABEL

Quoi qu'on ait prétendu, M. Georges Clemenceau s'est intéressé au cinéma dès la naissance de cette science.

Ami personnel d'un des frères Lumière, il se passionna pour la découverte des deux Lyonnais et vint leur apporter, au milieu des luttes politiques, l'appui de son autorité.

Mais la vie mouvementée, militante, intense, qu'il dut mener ensuite et les catastrophes auxquelles il dut faire face pour le pays tout entier, empêchèrent le "Tigre" d'accorder à l'Art muet tout l'intérêt qu'il eût souhaité et d'en suivre le prodigieux développement.

Néanmoins, aux temps les plus critiques, il s'amusa à se faire projeter des morceaux de films d'actualités où il paraissait, afin, bougonnait-il, "de voir s'il avait une gueule d'acteur".

Au temps où il était Président du Conseil, M. Clemenceau voulut s'occuper lui-même de l'organisation de l'industrie cinématographique, dont il percevait toutes les possibilités.

Mis en rapports, à ce sujet, avec un des chefs de cette industrie, M. Louis Aubert, sur les instances de celui-ci et de son ami le compositeur de talent, Charles Pons, il consentit à l'adaptation cinématographique de son roman chinois "Le Voile du Bonheur", dont le même Charles Pons avait déjà tiré un opéra-comique.

On se souvient que le Président Clemenceau assista souvent aux prises de vues de son œuvre et donna d'utiles indications pour l'écriture du scénario, puis pour le jeu des acteurs. Détail peu connu, il prêta même quelques pièces de sa collection japonaise pour parfaire la mise en scène.

Celle-ci était dirigée, avec maîtrise d'ailleurs, par M. Violet.

On fit, pour le Président, une présentation privée du "Voile du Bonheur" de laquelle il se déclara très satisfait.

Puis, le Président Clemenceau — tous les murs de France proclamant qu'il avait "bien mérité de la Patrie" — se décida, pour échapper à l'ingratitude humaine, aux voyages et à la retraite. Fuyant les importuns, il réserva à la philosophie ses heures de loisirs. Il y a un mois, pour fêter son quatre-vingt-troisième anniversaire, à Saint-Vincent-du-Jars, un Américain, M. Freeman, le sympathique directeur des théâtres Gaumont-Loew-Metro, résolut de partir pour la petite cité vendéenne, avec tout le matériel nécessaire pour organiser là-bas une présentation parfaite du film "Ben-Hur" au grand vieillard.

C'est encore M. Ch. Pons qui facilita cette touchante manifestation.

Le "Tigre" se montra fort ému de voir arriver, presque à l'improviste, ces camions chargés de matériels électriques qui venaient présenter un des chefs-d'œuvre du Septième Art.

Je crois que je peux l'attendre longtemps. Dès sa rentrée à Paris, M. Georges Clemenceau tint à aller voir le film qu'il avait tourné. Plus ingambe, plus alerte que jamais, dans l'immense salle du Gaumont-Palace, il se vit, un matin, vivre sur l'écran avec beaucoup de joie.

En sortant, il dit à M. Freeman : — Je voudrais bien voir aussi ce film parlant dont on me dit merveille.

Et, quinze jours après, avec son petit-fils, Pierre Clemenceau, revenu le matin même d'Afghanistan et des amis comme MM. François-Poncet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, le général Mordacq, Charles Pons, etc..., il se rendit au cinéma de la Madeleine et vit et entendit "Les Ombres Blanches".

Pendant la projection, il n'eut pas un seul mot, mais quand la lumière revint :

— C'est épatant ! s'écria-t-il. A ceux qui l'interrogeaient, il déclara :

— C'est formidable, les progrès du cinéma ; après ça, on peut tout attendre. Décidément, c'est un truc merveilleux.

Et, comme un journaliste importun qui venait d'arriver lui posait, comme on pose une bombe dans une cartouche, cette question :

— Que pensez-vous de la censure, Monsieur le Président ?

Clemenceau haussa les épaules et bougonna :

— Rien ni personne n'arrêteront les progrès du cinéma.

La réponse du grand professeur d'énergie est-elle une critique, une approbation ou une constatation ?

PIERRE LAZAREFF.



La vision de "Ben-Hur" l'enthousiasma.

— Ils sont merveilleux, ces bougres-là, déclara-t-il à M. Freeman ; ces courses de chars, mais surtout ces galères, sont remarquables, tout à fait remarquables.

Et, pour prouver sa bonne humeur, il se laissa cinématographier dans ses attitudes familières par les opérateurs de M. Freeman.

Le film ainsi obtenu "La Vie privée de M. Clemenceau", M. Freeman veut le garder pour lui.

— Ce ne sera pas, dit-il, une "great attraction" ; c'est pour moi un documentaire infiniment précieux. J'attendrai une demande du Président pour le présenter aux spectateurs...



De haut en bas :

De gauche à droite : MM. VIOLET, CLEMENCEAU et AUBERT.

M. Clemenceau avait consenti à l'adaptation cinématographique de son roman chinois : "Le Voile du Bonheur". Cette scène est tirée du film ainsi réalisé par M. Violet ; certains objets y figurent appartenant aux collections de M. Clemenceau.

A Saint-Vincent-du-Jars, M. Clemenceau revient de la représentation privée de "Ben-Hur". Derrière lui : Mme et M. Freeman et M. Charles Pons.



On verra cette semaine à Paris

LE BEL AGE

Avec Marion Davies

Le bel âge, c'est, évidemment, l'âge de la jeunesse. La triomphante et insolente Jeunesse brille avec éclat dans cette comédie de sports et d'amour. L'action évolue dans un certain collège mixte d'Amérique. Et l'on a plaisir à voir les jeux des jeunes gens à la piscine, au terrain de golf ou de football, renouveler les antiques jeux grecs, non avec gravité, mais avec gaieté et bonne humeur. *Le Bel Age* est d'une incépisable fantaisie, et son charme est tout entier dans cette fraîcheur d'expression, dans cette jeunesse joyeuse et sportive. Les à-côtés de la vie de collège, les études, les distractions, les matches emplissent le film et sont un régal visuel, tant ils sont animés avec vivacité, prime-saut, et bonne humeur. Les scènes exquises foisonnent dans *Le Bel Age* : l'arrivée des élèves au collège de Bingham dans les véhicules les plus hétéroclites, parce qu'on a interdit la circulation automobile... un match féminin de Basket-Ball... entres autres.

Et dans le rôle de Marion, Marion Davies, blonde et fine, est une spirituelle et enjouée meneuse de jeu. Elle est accompagnée par toute une troupe aussi jeune, aussi endiablée qu'elle, jolies jeunes filles et boys charmants. ●●●●●

BALAOO

D'après Gaston Leroux.

Interprétation de Leila Hyams, Gustav von Seyffertitz et Edmund Lowe.

Pauvre Gaston Leroux ! Vous n'auriez pas approuvé cette adaptation filmée de votre chef-d'œuvre de genre, *Balao*. Tout le mystérieux, tout le cocasse aussi du livre sont retirés de cette production où l'on prévoit tout ce qu'il se passe, et dont l'étrangeté nous paraît bien étrange tant elle est honnête et rassie.

Néanmoins, les amateurs d'émotions fortes trouveront encore leur bonheur dans une scène qui confine à l'horreur sans l'atteindre ; le Singe-homme traînant une jeune fille dans un souterrain-laboratoire...

Edmund Lowe joue un détective amateur, reporter actif, véritable "Rouletabille américain". Cet acteur est excellent, tout comme G. von Seyffertitz qui incarne le machiavélique professeur avec une acuité parfaite. C'est tout à fait le traitre scientifique, le troisième couteau des alambics. ●●●●●

LE PLUS BEAU MARIAGE

Réalisation de Gustav Molander.

Interprétation de Gosta Ekman et Lil Dagover.

On aime à suivre l'héroïne dans son voyage intéressé vers des terres étrangères, car ce voyage devient une incursion sentimentale dans un cœur suédois. Incursion cadrée par de beaux paysages du Vermland, sapins noirs, neige et ciels brumeux. M^{me} Lil Dagover, tragédienne au visage intelligent et beau, traduit les sentiments complexes d'une femme à la fois faible et forte, noble et veule, mais qui sait faire triompher l'amour. Gosta Ekman silhouette l'ami d'enfance, le traître bien habillé dont on méprise la vilénie.

Sans être d'une puissante et dramatique envergure, *Le Plus Beau Mariage* se présente comme une comédie excellente, très bien construite, composée dans un ton fin, où l'originalité se décèle souvent. ●●●●●

DANS L'OMBRE DU HAREM

Avec Léon Mathot et Louise Lagrange.

Un drame au sérail. Des intrigues au palais, une vengeance de sultan trahi.

Léon Mathot est avec sensibilité le Sultan, et Louise Lagrange émeut en Européenne choisie comme victime de la fureur vengeresse du Sultan.

Dans *L'Ombre du Harem* est chatoyant, mais il manque d'orientalisme réel. ●●●●●

LA VALSE DE L'ADIEU

Film d'Henry Roussel

Avec Marie Bell et Pierre Blanchar.

Cette délicate évocation du célèbre compositeur Chopin est d'une grâce mélancolique. La figure touchante de Chopin est d'ailleurs interprétée avec une rare vérité et une sensibilité spiritualisée par Pierre Blanchar. La mort de Chopin est un beau passage grave et serein. On n'oubliera pas vite le noble masque de Pierre Blanchar, sur lequel semble s'être posée comme une aile l'âme immatérielle du grand Polonais.

HISTOIRE DES TREIZE

(La Duchesse de Langeais)

Réalisation de Paul Czinner

Interprétation d'Elisabeth Bergner

Un des plus parfaits romans d'H. de Balzac, cette *Duchesse de Langeais*, où le maître romancier décrit avec une puissance et une incisive subtilité une âme et un caractère féminins de son époque, qu'il symbolise dans ce mot : La Coquette.

Elisabeth Bergner, une grande actrice de théâtre allemand, mais qui fait merveille au cinéma (elle joua *Nju* ; *A qui la faute* ?) a dessiné cette Duchesse de Langeais inconstante, « vaporeuse », inconsistante et soudain déchirée d'amour, et finissant tristement au couvent après avoir été dédaignée par celui qu'elle fit souffrir, Norma Talmadge joua *La Duchesse de Langeais*. La supériorité du film allemand sur l'américain est qu'il est plus orthodoxe, plus conforme à l'esprit de l'œuvre. Et la création fine, brillante et tellement intelligente d'Elisabeth Bergner nous fait oublier la non moins brillante et intelligente composition de Norma Talmadge. ●●●●●

LA MONTAGNE SACRÉE

Film du Dr L. Wolff.

On peut revoir cette semaine ce gland beau film dédié à la gloire de la Montagne, à sa puissance, à ses dangers attirants. Documentaire plus que film dramatique, *La Montagne sacrée* contient des passages qui sont de l'art pur. Et si le rythme nous en paraît lent maintenant, on reste encore admiratif devant cette belle, cette harmonieuse et rythmique montée vers les Cimes, procession lumineuse des torches dans l'étendue neigeuse. ●●●●●

PILLARDS DE LA PRAIRIE

Des espaces... les chevaux galopent et soulèvent de la poussière. Dans une atmosphère de meurtre, de rudes gaillards volent des bestiaux et se battent farouchement. Il y a une idylle naturellement, à l'ombre d'un boqueteau miraculeux (avez-vous remarqué comme dans les films de cow-boy, les arbres étaient rares et ras ?) et tout se termine le mieux du monde.

C'est un film tonique, car on y respire. ●●●●●

SAPEURS SANS REPROCHES

Interprétation de Raymond Hatton et Wallace Beery.

Deux compères aussi hilarants, aussi truculents l'un que l'autre : Wallace Beery, gros et cocasse, Raymond Hatton, long et malin. Ils sont sapeurs, et j'aime mieux vous dire que les incendies ne les empêchent pas souvent de dormir ou de faire des farces. La façon dont ils traînent leur équipement, leurs disputes, leurs bonnes expressions amuseront. Ces deux comédiens sont à eux seuls les animateurs d'une comédie qui a, d'ailleurs, d'excellentes scènes et une note comique dont le mouvement vif ne se rompt pas. Un bon film américain. ●●●●●

RENÉ OLIVET.

En haut, la belle artiste Lil Dagover.

L. Mathot (Dans *L'Ombre du Harem*).

Luxe de tableaux, somptuosité des costumes, rien n'a été épargné pour faire de *La Venenosa* un film qui satisfasse les publics les plus difficiles. La présentation de cette œuvre a recueilli un grand succès : Raquel Meller connaîtra, dans le rôle complexe de Miss Liana, l'un des plus beaux succès, sinon le plus grand de sa carrière d'étoile cinématographique. Elle est, en effet, ondoyante, multiple, et rien n'est émouvant comme son regard, comme son visage lavagé sur lesquels pèse une fatalité contre laquelle elle est toujours désarmée. Nous voudrions citer la succession des scènes qui se mêlent harmonieusement. Bornons-nous à en mentionner les plus caractéristiques, telles que : le spectacle du cirque et cette fête vénitienne qui, à elle seule, donnerait motif à deux films. *La Venenosa* est tirée du roman

La Venenosa

Film réalisé par Roger Lion

d'un bon écrivain espagnol, J.-M. Carretero.

La mort est sur toi, si tu fais périr le Serpent sacré.

Sa morsure te préserve, mais tu « porteras malheur » ;

Seule la mort naturelle du serpent te délivrera.

Telle est la traduction d'un verset du célèbre livre des fakirs. C'est ce thème qui a fourni au romancier espagnol le point de départ de *La Venenosa*.

Miss Liana est une célèbre acrobate de cirque, originaire des bords mystérieux du Gange, fille d'une charmeuse de serpents ; dès son enfance, elle a subi la morsure d'un reptile tabou. La jeune femme, désormais dépendante de la légende hindoue, s'en ira dans la vie en portant malheur à tous ceux qui l'approchent.

La voici qui débute au Cirque d'Hiver sous les auspices du clown Massetti (Georges Tourreil), son professeur. L'élève a bientôt dépassé le maître : Liana est en effet la seule femme au monde qui exécute au trapèze et sans

Warwick Ward s'entend fort bien à donner à son visage des expressions inquiétantes.

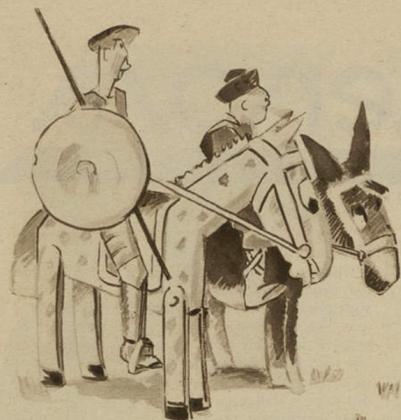


(En haut.) Une jolie et douce expression de Raquel Meller.

(Au milieu.) Cette sortie de bouge ne manque pas d'allure, convenons-en !



(A gauche.) Il y a de tout dans ce film : de la misère, du vice, de la richesse et de bons sentiments... Ce décor révèle un intérieur somptueux.



Doublepatte (Don Quichotte)
et Patachon (Sancho Pança)

LE JUBILÉ DE DOUBLEPATTE ET PATACHON



Doublepatte (Carl Schenstrom) et Patachon (Harold Madsen)

Les joyeux héros de tant d'aventures cinématographiques : Doublepatte le grand maigre, et Patachon le petit gros, viennent, en effet, de célébrer, à Copenhague, avec leur metteur en scène Lau Lauritzen, le jubilé de leur vingt-cinquième film. Doublepatte, qui, en réalité s'appelle Carl Schenstrom, est de dix ans plus âgé que son compère Patachon, dont l'état civil est Harald Madsen. Doublepatte, qui est né à Copenhague, partit avec son père, en 1890, en Amérique, alors qu'il était âgé de neuf ans. Il fit la plus grande partie de ses études à Chicago, où son père fut grièvement blessé dans un accident de tramway. Il eut des heures très difficiles, sa mère devant parer à tous les besoins de la famille malgré son mauvais état de santé. Enfin, le père reçut une assez forte indemnité pour son accident et la famille revint au Danemark où Doublepatte termina son éducation. Il put alors combler ses vœux et débuta au théâtre dans de tout petits rôles qui ne lui rapportaient que très peu d'argent. En 1910-1911, lorsque la Nordisk commença à réaliser quelques films, il réussit à se faire engager et se fit très rapidement remarquer. C'est alors que Lau Lauritzen, le metteur en scène danois bien connu, lui fit tourner ses premiers films comiques.

Quant à Patachon-Madsen, il avait quatre ans lorsque ses parents le menèrent dans un cirque où un clown présentait un cochon dressé. Soudain, le petit Harald se précipita sur la piste, saisit le clown par ses basques et cria : « Veux-tu jouer avec moi ? » — « Non », répondit le clown. Malgré cette réponse peu encourageante, à l'âge de sept ans Harald avait dressé un bouc et il voulait se promener avec lui dans les rues de Silkeborg. Un jour, il rencontra le directeur du cirque ; il fit une culbute devant lui, puis deux sauts périlleux et se démena si bien que le directeur l'engagea.

Il était encore clown lorsque le film l'attira ; il se lia avec Doublepatte et, depuis lors, sauf une seule fois, Harald et Carl restèrent immuablement Doublepatte et Patachon.

On connaît en France ces deux excellents comiques qui jouissent dans les pays scandinaves et en Allemagne d'une extraordinaire popularité. Ils viennent d'incarner les personnages de Don Quichotte et Sancho qui, évidemment, devaient leur convenir à merveille. Nous ne surprendrons personne en disant que le cinéma leur a porté bonheur : Carl Schenstrom possède une maison aux environs de Copenhague où il vit tranquille avec son épouse et ses deux enfants ; Patachon est père lui aussi d'une charmante petite fille et il possède également une maison de campagne et une auto. Il adore se promener en bateau à voile sur le lac Bimnen, où il n'a pas à redouter le mal de mer !

P. de PIERRE.

Le dessin animé FÉLIX - LE - CHAT

La gloire des vedettes est menacée. Un être étrange est apparu. Plus malin et plus simple, il s'est emparé du cinéma en sautant à pieds joints au beau milieu de l'écran. Tache d'encre tombée du pinceau de Patt Sullivan, il s'est étalé sous la forme d'un chat. Ne me demandez point pourquoi on le nomme Félix,

transforme tout à son image. Aperçoit-il la "belle" tout en haut de l'"Inaccessible" dans les nuages, si haut, si loin qu'il ne puisse y parvenir ? Que feriez-vous à sa place ? Eh bien, il attrape son regard, son regard qui fixe sans cesse ce joint si haut, l'accroche à une branche d'arbre et poursuit sa marche élas-



sa personnalité. Changeant selon les événements, grand ou petit, terrible ou misérable, il se promène au milieu d'un monde créé pour lui. Héros d'un univers magique, incarnation du miracle et de la légende, le voici qui s'élève sur le bout de ses petits pieds et lance par-dessus la balustrade des nuits un bonjour en copain à son grand frère Charlot. Mais, Félix, avantaagé par les facilités invraisemblables de son aventure, évite d'une pirouette les cataclysmes les plus épouvantables, — mieux, il s'en sert pour triompher de ses ennemis en les retournant contre la logique. Et celle-ci, la ridicule pipelette hargneuse qui vous oblige à se décrocher de toute poésie avant de rentrer chez soi, si fière de sa raison, loge étriquée, monotone et sans air, la méchante logique disparaît dès qu'elle le voit poindre à l'horizon. Car Félix porte avec lui tous ces petits lutins espiègles que l'on nomme insouciance, féerie, irréel, imprévu, mystère-du-temps-présent, esprit-de-contradiction. Et la mégère rentre dans sa tôle car il est, lui, le champion de la liberté et de la fantaisie, son ennemi triomphant. Il a battu en brèche les vieux préjugés asthmatiques, les convictions ancrées dans leurs tanières de certitudes comme les crabes dévoreurs de poissons. Il est vainqueur. Et quand il paraît au coin de la page blanche, il se demande sous quel aspect il va se mettre en scène afin de mieux pouvoir tourner en ridicule les choses que nous croyons immuables et qu'il se charge de transformer malgré elles selon son imagination ou son caprice. Je me souviens de l'avoir rencontré au carrefour d'un village en quelque lieu de féerie nocturne. Le drame rôdait sous l'aspect d'un chien rageur, amant de la belle. Surpris, Félix tombe, mais il se ressaisit bien vite. Il veut vaincre, il veut être plus fort que lui-même. Et voici que s'opère le miracle : il se dédouble, il se multiplie et devient plusieurs "lui-même" qui tombent à bras raccourcis sur le chien jusqu'à plus soif. Après quoi tous les petits Félix seconds, satisfaits de leur rôle, rentrent les uns dans les autres et redeviennent l'unique Félix-le-chat. Et Félix possède toutes choses aussi bien que lui-même. Il est dieu. Il agit sur tout et sur tous. Il n'est pas de désir ou de volonté si apparemment impossible ou invraisemblable qu'il ne puisse satisfaire, et qu'il ne satisfasse. Triomphe de l'illusion, de l'arbitraire, de l'acte libre. Triomphe de la poésie dans ce qu'elle a de plus secret, de plus inattendu. Seul au monde, Félix peut dire : "Je m'abstrais, donc je suis", et je suis quand je veux, où je veux et comme bon me semble. Poète surréaliste, plus fort qu'aucun autre, il vit son propre rêve. Il jongle avec les étoiles et



nul ne le sait et lui s'en moque. Personnage important il n'écoute que lui-même, agit à sa guise, suit sa fantaisie, sans avoir de compte à rendre à personne. Il vit à l'ombre du pinceau curieux qui l'entraîne dans les plus folles aventures et le rattrape au vol après avoir fait mine de l'abandonner. Cependant il n'est jamais en peine de quoi que ce soit. Être surnaturel, il trouve toujours toute ressource en lui-même et possède la faculté d'agir sur

tique sur ce fil conducteur. Il se sert même de ses points d'exclamation et les transforme à dessein en massues, en patins à glace ou en ailes d'aéroplane. Il est le magicien de notre temps, et s'il s'est emparé du cinéma comme du reste, c'est pour s'en servir selon sa fantaisie de poète vagabond, humoriste et philosophe, selon son bon plaisir... qui est le nôtre aussi bien.

Jean MITRY.

LES nombreux jeunes gens et jeunes filles, qui, chaque semaine, écrivent à Ciné-
monde pour lui demander de leur ouvrir les portes du cinéma, devraient méditer longuement sur la vie de Billie Dove, une des plus jolies vedettes de l'écran américain.

BILLIE

CETTE charmante artiste, qui est aujourd'hui une grande vedette, a eu des débuts très difficiles et pénibles dans le cinéma. Ce n'est qu'après de longues années de patience et d'efforts incessants, et surtout en ayant une confiance inébranlable en son étoile, que Billie Dove est arrivée à être ce qu'elle est aujourd'hui.

Billie Dove, qui, de son vrai nom, s'appelle Lilian Bohny, est née à New-York de parents suisses, le 14 mai 1904. Elle fut élevée dans cette grande ville, au milieu du mouvement et des bruits. Dès son enfance, elle manifesta de remarquables dispositions pour le théâtre. Souvent, elle s'amusa, avec plusieurs de ses camarades, à jouer la comédie sur la scène d'un théâtre de fortune. La petite Lilian Bohny excellait surtout dans les pièces de féerie, dans lesquelles elle interprétait toujours la Princesse Charmante. Les enfants du quartier venaient fort nombreux à ces représentations, au cours desquelles ils ne manquaient pas d'acclamer leur petite camarade.

Les années passèrent... Lilian Bohny grandit en conservant toujours l'espoir de faire un jour "du vrai théâtre". Pratiquant chaque jour la culture physique, elle travailla la danse et fut remarquée, au cours d'une représentation donnée par des amateurs, par un impresario qui l'engagea en qualité de danseuse au célèbre music-hall new-yorkais des "Ziegfried Follies".

La radieuse beauté de Billie Dove devait naturellement l'inciter à faire du cinéma. A cette époque, on parlait beaucoup d'Hollywood dans les milieux artistiques de New-York. Un jour, n'y tenant plus, la jeune danseuse, ayant donné sa démission, prit le train pour la Californie. Arrivée dans la capitale du film, elle eut la chance d'être engagée, dès sa première démarche, dans un studio. C'est ainsi qu'elle débuta, dans un tout petit rôle, aux côtés de Constance Talmadge, dans *Polly, danseuse des Follies*. Billie Dove, encouragée par ce premier résultat, voulut devenir une vraie star de cinéma. Mais, à cette époque, le public n'avait d'yeux que pour les femmes ayant la silhouette et la démarche de jeunes garçons. Ce n'était nullement le type de Billie Dove, qui fit, auprès de divers metteurs en scène, d'infructueuses démarches, ceux-ci la trouvant beaucoup trop jolie. La jeune femme, découragée par ses insuccès répétés, commençait à perdre confiance lorsqu'elle rencontra Irvin Willat, qui devait, plusieurs mois plus tard, devenir son mari. Celui-ci l'ayant réconfortée, la présenta à plusieurs réalisateurs de ses amis. C'est ainsi que Lois Weber, qui est aux Etats-Unis la première femme ayant fait de la mise en scène, engagea la charmante Billie Dove pour interpréter le principal rôle du film : *Le Mariage à ses raisons*, qui la rendit fort populaire dans toute l'Amérique. A partir de ce moment, ceux qui l'avaient jusqu'alors ignorée se disputèrent ses services. Plusieurs metteurs en scène prièrent Billie Dove de bien vouloir interpréter le principal rôle des films que chacun d'eux avait en préparation. Cela donna lieu, entre eux, à un

véritable match et il y eut même des paris d'engagés. Billie Dove tourna encore un film, *Une Recherche sensationnelle*, sous la direction de Lois Weber. Après quoi, elle signa un contrat avec la Famous Players Lasky, pour qui elle interpréta plusieurs films. Elle fut sollicitée ensuite par Douglas Fairbanks qui lui confia le rôle de la jeune Espagnole dans *Le Pirate Noir*.

Il y a deux ans, elle entra à la First National, pour laquelle elle tourne encore aujourd'hui. Son premier film pour cette compagnie avait pour titre : *L'Affaire du Royal-Palace*, dans lequel elle joua un rôle de jeune danseuse. Bien des fois, au cours de la réalisation des scènes de music-hall, elle se souvint du temps où elle était encore aux Ziegfried Follies. Ce film ayant été présenté au public, Billie Dove reçut de nombreuses lettres venant même des provinces les plus reculées des Etats-Unis. Toutes lui présentaient des souhaits de réussite et de nombreux admirateurs demandaient qu'on fit d'elle une vedette. La First National lui confia par la suite le principal rôle de plusieurs grands films : *La Proie du Seigneur* avec Ben Lyon comme partenaire ; *Le Voile nuptial* et *Chiffons* avec Lloyd Hughes ; *Louisiane* avec Gilbert Roland. Sous la direction d'Alexandre Korda, elle vient de tourner *Le Lys*



La mode américaine présentée par Billie Dove.

(A droite.) Billie Dove dans *The Night Watch* (La Veuve de Nuit).



Billie Dove et Clive Brook dans un film à venir : *Le Lys d'Or*.



Billie Dove, dans une robe faite entièrement en roses naturelles qui lui fut offerte alors qu'elle tournait *American Beauty* (Chiffons). Le nom de ce film étant aussi le nom d'une rose célèbre en Amérique, on comptait 10.000 de ces roses dans cette robe d'un jour.

DOVE

d'Or, avec Clive Brook. Billie Dove tourne actuellement aux studios de Burbanks, sous la direction de George Fitzmaurice, le principal rôle de *La Tosca*, d'après Victorien Sardou. Sitôt ce film terminé, elle doit en commencer un autre : *Adoration*, qui sera un film sonore.

Billie Dove, comme presque toutes les vedettes d'Hollywood, est une excellente sportive. Elle pratique le tennis, l'équitation, le golf avec une maîtrise que pourrait lui envier plus d'un professionnel. Elle fait également partie de l'équipe féminine de cricket de Burbanks, dont elle a fait triompher les couleurs dans plusieurs compétitions interrégionales. Billie Dove est aussi une nageuse émérite. En Nouvelle-Orléans, pendant la réalisation de *Louisiane*, tandis que George Fitzmaurice, le metteur en scène, cherchait des coins, elle s'amusa à disputer des matches nautiques avec Gilbert Roland, Noah Beery et Armand Kaliz.

Un matin, tandis que dans une crique ils disputaient entre eux un concours de plongeon, elle ramena à la surface un vieux coffre rongé par la rouille et recouvert d'algues et de coquillages. Sans aucune peine, Noah Beery en fit sauter le couvercle et de nombreux ducats d'or roulèrent à terre, à la grande joie de Billie Dove et de Gilbert Roland qui sont tous deux des numismates enthousiastes.

Billie Dove aime beaucoup les fleurs, et son plus grand plaisir, une fois le travail du ciné terminé, est de rentrer à son petit bungalow de Beverley-Hill et de se reposer dans son jardin, où des milliers de fleurs s'épanouissent toute l'année.

La charmante artiste est une des vedettes d'Hollywood qui reçoit le plus grand nombre de lettres d'admirateurs. Chaque matin, en effet, elle reçoit près de 1.800 lettres, parmi lesquelles se trouvent plus de 800 demandes en mariage. Cela ne manque pas de mettre en joie Billie Dove et son mari.

Germain FONTENELLE.

Je t'aime en Anglais...

ROMAN INÉDIT DE YVES DARTOIS

IV (1)

EXTRAIT du Journal de la Somme du 14 octobre.

Un incident fâcheux à la Cité universitaire. — Un fait regrettable s'est produit à la Cité Universitaire de Paris et a profondément ému les honorables commerçants de notre département. On se rappelle qu'à la suite d'un vœu émis au Conseil général, la Somme, suivant en cela l'exemple de plusieurs autres départements, avait décidé d'acheter une chambre à la Cité Universitaire, destinée à favoriser les études supérieures d'un jeune homme peu fortuné. Il y a quelques semaines, le premier étudiant choisi fut M. Claude Romane, jeune Abbevilleois, sympathique à tous par son intelligence et ses travaux.

Or, quelle ne fut pas notre stupéfaction en lisant, hier soir, dans les journaux parisiens, une information de trois lignes, mais qui ne manquait pas d'émouvoir nos vaillantes populations.

Avec la célérité qui caractérise notre journal, nous avons immédiatement pris des renseignements, et voici les faits dans leur triste simplicité.

Hier, donc, notre concitoyen M. Claude Romane arriva au restaurant de la Cité Universitaire pour prendre son repas comme il le faisait chaque jour à midi. Cet étudiant, que beaucoup ont connu doux et calme, était dans un étrange état de surexcitation.

A plusieurs reprises, il repoussa son plateau chargé d'assiettes, se mit à interpeller un paisible Anglo-Saxon qui déjeunait à une table voisine, et il lui cria « qu'il avait assez vu les étrangers, que les habitudes anglaises lui déplaisaient, que la Cité était un foyer d'intrigues, qu'on pouvait l'écouter, qu'il s'en moquait, etc. »

Et, pour conclure ses inqualifiables propos, il saisit différents objets, tels que pain beurré, salières, etc... et les projeta à travers la salle, sur le visage de ses camarades, puis il sortit.

Le directeur de la fondation ne parait pas, cependant, après avoir eu un long entretien avec M. Claude Romane, décidé à s'en séparer. L'étudiant lui aura sans doute expliqué sa conduite.

Pour nous, qui avons toujours porté haut le drapeau picard, nous sommes navrés de le voir ainsi avili, et nous blâmons sévèrement notre jeune compatriote qui n'aura pas su résister aux perfides entraînements parisiens. Nous ignorons d'ailleurs jusqu'à quel point nos ennemis politiques ne sont pas coupables en cette affaire.

Claude, dégoûté de la prononciation amoureuse de l'anglais, pensait bien en rester là. Il se trompait lourdement et devait, par la suite, faire de grands progrès.

DEUXIÈME PARTIE

I

Le boulevard de la mer, au Touquet, s'étendait, brûlé de soleil. Des automobiles s'arrêtaient le long des villas à pergolas, toutes bordées d'une barrière blanche.

Entre elles et la plage, les massifs de fleurs offraient à l'œil d'immenses taches rouges, qui contrastaient avec le vert tendre des pelouses. Les dunes formaient à droite et à gauche deux petites bandes jaunes pâles et douces. Une certaine harmonie dans toutes ces couleurs, une politesse dans l'atmosphère laissaient l'impression stylisée d'une estampe japonaise.

La population semi-anglaise du jardin de la Manche donnait le ton, un ton d'élégante simplicité, ennemi de toute vulgarité, à la majorité des touristes.

Sur la jetée bétonnée, deux femmes, appuyées contre le garde-fou, écoutaient en souriant un jeune homme vêtu d'un pull-over. Un flâneur s'approcha du groupe, hésita, attendant la

Une fraîche et délicate aventure d'amour dans le monde des étudiants.

fin d'une phrase de l'orateur pour lui frapper sur l'épaule.

Oui, disait celui-ci, cette histoire se termine comme une vieille légende : j'ai connu ce pays il y a vingt ans, composé d'un hameau de pêcheurs. Il était délicieux, comme d'ailleurs tous les petits ports de cette côte, aux sonores noms picards : Cayeux (cailloux), Le Crotoy (le petit banc de sable), Port-Mahon, etc... Des hommes vêtus de lainages vinrent alors du Sud, dans des chariots qu'on appela « trains de plaisirs ».

Ce furent des conquérants féroces : ils chassèrent devant eux et exterminèrent la population indigène, dont on sait seulement qu'elle vivait de la pêche et portait des vêtements de toile bise. A la place des maisons de torchis, ils édifièrent des villas vertes, rouges ou jaunes. Ils établirent des postes militaires pour conserver leurs conquêtes, grâce à l'appui des autochtones soumis, et cela s'appela « Syndicats d'initiative ».

Aujourd'hui, la conquête s'achève ; mais, comme il arrive toujours, les conquérants se dévorent entre eux et une loi d'airain, qui se nomme la monnaie-or, sépare les Anglais établis dans la forêt, et les Français établis sur la côte. Revanche posthume de l'indigène.

Ne pouvez-vous être sérieux un instant, Claude ? demanda alors le nouveau venu.

Le jeune homme se retourna d'un trait, offrant au soleil son visage brun. C'était Claude Romane.

Cinq ans avaient passé. Et l'étudiant de la Cité Universitaire avait acquis dans la silhouette, dans le regard, quelque chose de plus mâle et de plus décidé. Les traits cependant étaient restés sensiblement les mêmes, agréables et attirants, quoiqu'ils ne fussent pas beaux.

Ces cinq années, lui semblait-il, lorsqu'il y réfléchissait, avaient fui bien vite : une licence, puis l'armée, puis le journalisme ; les événements le portaient plutôt qu'il ne les commandait et, en général, ne le portaient point mal. Et, présentement, Claude, attaché au bureau de presse du Touquet, était le correspondant de quatre journaux, dont deux feuilles anglaises.

Chose curieuse, tout en connaissant le charme de cette vie facile, il la voyait sans illusions, en ayant jugé dès le début les apparences.

Il reviendrait à Paris, la saison terminée ; mais, jusqu'alors, puisque le Touquet voulait bien de lui, il voulait bien du Touquet.

Aussi, fut-ce avec la meilleure humeur du monde qu'il se laissa interrompre.

Rien n'est plus vrai que mon histoire. Mais vous ne pouvez connaître cela, ô mon confrère Thouzazeau, enfant de l'Aquitaine. Venez ici, que je vous présente à ces deux exquises camarades.

Le groupe était ravissant de jeunesse et de

grâce. La plage s'étendait, semée de tentes multicolores. La mer, à peu près haute maintenant, respirait doucement, glacée d'argent, brillante de paillettes d'or.

De jolies filles sortaient du bain, à peu près nues. Le ballon énorme avec lequel elles avaient joué roula jusqu'à la grève. Elles passèrent près des jeunes gens, les maillots, humides d'eau, plaqués sur leur chair ferme.

Ils n'y prirent même pas garde, étant accoutumés de contempler les jolies lignes de leurs contemporaines. Au reste, elles n'allèrent pas loin et commencèrent à déjeuner, ainsi vêtues, à la terrasse d'un hôtel.

Il y avait une pureté et une grande santé morale dans cette netteté des couleurs et des proportions.

Allons nous baigner, dit Claude, car la mer est calme. L'imprudent !

**

On voyait étendu au long de l'écume d'étranges petites prissoires reliées par deux tiges à un contre-poids, à peu près comme les pirogues à balancier en usage chez les sauvages. Et, ma foi, il n'y avait pas tellement loin d'une population océanienne à ces jeunes barbares qui jouaient au ballon dans l'eau, étiraient leurs jeunes muscles, fiers de leur peau bronzée.

Ces pirogues représentaient tantôt un phoque, tantôt un poisson rouge, bref, revêtaient toutes formes susceptibles d'amuser les grands enfants que sont les baigneurs. On en loue une pour la durée du bain et elles sont pratiquement insubmersibles.

Claude adorait ce petit jeu. Chaque jour, lorsque du moins son travail lui en laissait le temps, il se jetait dans un immense poisson rouge qui venait rapidement rompre les vagues têtues de la Manche. Et ce jour-là, comme hier, il allait, vêtu d'un seul maillot de bain, portant sur l'épaule son fragile canot, incommodé seulement par la chaleur du sable fin.

Il atteignit ainsi la frange d'écume et, d'un mouvement souple et lent, fit glisser dans l'eau l'amusante pirogue. Ce ne fut ensuite qu'un jeu de bonدير dans le baquet et de commencer à pagayer.

Jamais, a dit un sage Hindou, le passé n'est plus près de vous que lorsque vous n'y pensez plus. Claude allait en faire l'indiscrète expérience.

Quelques vigoureux coups de pagaie lui avaient donné une certaine vitesse et il se grisait, comme nous ferions tous, de l'eau brisée de chaque côté du canot et fuyante sous lui, de l'écume de mer, du vent chargé de sel ; bref, des mille impondérables qui faisaient de cette journée une journée charmante.

Avez-vous jamais été troublé dans un rêve gracieux par un incident grotesque tel qu'une chute, un cri, un importun ?

(A suivre).

YVES DARTOIS.



... dont on sait seulement qu'elle vivait de la pêche et portait des vêtements de toile bise.

Ce qu'ils pensent de « Cinémondé »

CINÉMONDE a voulu innover, mais ne risquait-il pas de se tromper ? Aussi a-t-il tenu à demander à l'élite intellectuelle française de porter un jugement sur son effort. — Et CINÉMONDE est maintenant confus de tant d'éloges indulgents.

ROLAND DORGELES



Roland Dorgelès

Bonne chance pour Cinémondé, qui fera partir en songe ceux que la destinée oblige à rester.

GASTON CHÉRAU



Cinémondé ? Très bien.

Gaston Chéreau

HENRI BORDEAUX



Mon opinion sur Cinémondé ?

Du moment que je crois à l'avenir du cinéma, je crois à l'avenir de Cinémondé, qui nous transmet les plus belles images.

Henri Bordeaux

RAYMONDE MACHARD



Cinémondé est un monde de grâces qui charme le regard aussi bien que l'esprit.

Raymonde Machard

MARCEL ARNAC



Triplet

Lorsque je lis « Cinémondé », j'ai chez moi, le cinéma, tout ce que on voit dans le monde, lorsque je lis « Cinémondé ».

Je parcourais la nomenclature aux mille panoramas, lorsque je lis « Cinémondé », j'ai chez moi, le cinéma.

Manuel Arnac

HENRI DUVERNOIS



J'ai été enchanté du premier numéro de Cinémondé qui, entre autres qualités, a celle de nous donner, par belle reproduction, une idée exacte des films représentés. Je lui souhaite, de tout cœur, longue vie et prospérité.

Henri Duvernois

GEORGES COURTELINE



Les deux premiers numéros de Cinémondé m'ont beaucoup plu.

GEORGES COURTELINE

ANDRÉ BILLY



Je trouve la présentation de Cinémondé tout à fait remarquable et marquée d'un caractère généreux et saisissant qui emporte la sympathie. Cinémondé me donne l'impression d'une fenêtre largement ouverte non seulement sur le ciné, mais aussi sur le monde. Toutes ces images, qui vous sautent aux yeux presque en même temps, ont quelque chose d'irrésistiblement cordial et de supérieurement excitant.

André Billy

LUCIE DELARUE-MARDRUS



La revue Cinémondé porte un titre si harmonieux qu'on a tout de suite envie de la feuilleter ; et, quand on l'a feuilletée, on recommence.

PAUL REBOUX



Les portraits de jolies femmes qui paraissent dans Cinémondé consolent les paralytiques de ne pouvoir aller admirer celles-ci sur l'écran. Mais ces femmes sont si jolies que je me demande si, grâce à Cinémondé, elles ne feront pas marcher les paralytiques !

Paul Reboux

(1) Voir Cinémondé n° 3-4-5. Copyright, by Yves Dartois, 1928.

AU STUDIO

Au rythme des Sunlights

SYMPHONIE de lumières. Orchestre de radiations multiples. Un gros sunlight ronronne derrière le décor. Les plafonniers crachotent des étincelles. L'électricité stagne, crée la féerie du jour, enfante le merveilleux moderne.

Tout frémit sous la caresse de ses doigts innombrables. Les dynamos vrombissent de plaisir. L'aiguille du voltmètre frétille comme un poisson que le pêcheur envoie. Tout s'illumine.

Joie de créer un monde, de surgir le mystère, ou d'irradier les âmes. Les miroirs entrecroisent les illusions et révèlent la beauté mystique du rêve. Un visage s'épanouit comme une fleur.

Vingt mille ampères jouent à cache-cache sur les câbles, se poursuivent, s'évadent, chantent un hymne de clarté et meurent dans le sourire du jeune homme blond.

Irréel? La vedette laisse derrière elle comme à regret un parfum bientôt mêlé au cambouis. Des villes se forment, des villages surgissent, des salons disparaissent, des antichambres se créent. Tout cela meurt avec le calendrier... façades mensongères et trompeuses.

Fumée, sciure, poussière — brouillard que ne parvient pas à dissiper le siphon destiné à cet usage. Tout et chacun fume, sans doute parce qu'un ordre l'interdit en caractères immenses.

Cliquetis de manivelles et de manettes. Ordres brefs : Spot! Light! Camera! Go! Coups de sifflet et de marteaux. Interférence de jurons proférés par quelques machinistes distraits qui prennent leurs doigts pour clous. Le plan du baiser final est serti d'un tintamarre étrange.

Illusion? — La jolie bouche n'est jamais qu'un peu de rouge, la beauté un clair fond de teint — et le film un long blasphème.

Qu'importe... L'illusion est reine :

Le rêve est son mystère — et le studio sa légende.

Jean MITRY.

Ci-dessous et de haut en bas : Une prise de vues de *L'Argent*, aux studios des Cinéromans à Joinville. Dans le hall gigantesque de Staaken, les Allemands reconstituent des rues entières de grandes villes avec les voitures, les autobus, etc. Les prises de vues de *Métropolis* furent mouvementées... les opérateurs devaient presque gagner à la nage leur plate-forme! — Les machines électriques figurant dans le film furent installées par les meilleurs techniciens et mises réellement en marche.



La vie des Studios Modernes

L'existence dans les studios a bien changé depuis quelques années, les artistes jouissent maintenant d'un confort inconnu jusqu'à présent. Nous avons eu l'occasion récemment de visiter les magnifiques installations des Cinéromans, à Joinville et l'on est émerveillé de ce qui a été réalisé en si peu de temps. Nous ne décrivons pas les studios proprement dits, dont les vastes halls sont agencés avec tous les perfectionnements de la technique moderne; qu'il nous suffise de rappeler que les appareils d'éclairage électrique sont devenus si facilement maniables qu'ils permettent à plusieurs metteurs en scène, même travaillant simultanément, de régler dans le minimum de temps, les éclairages dont ils ont besoin.

En ce qui concerne les artistes, tout a été prévu pour qu'ils puissent travailler avec le maximum de confort; les loges des vedettes sont installées avec un sens pratique qui n'exclut pas le goût et même le luxe, nous en avons vu qui sont de véritables boudoirs. Après le travail, les artistes ont à leur disposition des lavabos modernes, des salles de douches qui leur permettent le délassement salutaire de l'hydrothérapie. Bien entendu, il existe un salon de coiffure, et des spécialistes du maquillage sont toujours prêts à prêter leur concours aux artistes avant que ceux-ci descendent sur le plateau.

La question du restaurant est importante et les dirigeants de Joinville, sous l'impulsion de M. Jean Sapène, ont tout prévu pour que cette heure de délassement dans le dur labeur d'une journée, qui a quelquefois plus de huit heures, soit aussi agréable que possible. Il existe deux salles de restaurant, l'une réservée aux metteurs en scène et aux artistes de premier plan, et l'autre aux figurants. Cette dernière n'est pas moins bien agencée que l'autre et la cuisine qui y est servie est aussi savoureuse.

Il faudrait plusieurs pages pour décrire convenablement et d'une façon détaillée ce qu'est la journée d'un artiste au studio. Nous reviendrons souvent sur cette partie si pittoresque de la vie au cinéma, qui garde un côté un peu mystérieux la rendant plus attrayante encore. DESRUISSEAUX.



Sur les Chantiers du film



Dans *Chacun porte sa Croix*, de Jean Choux, les détails sont observés scrupuleusement. On voit sur cette photo, au premier plan, un prêtre authentique donnant des conseils aux acteurs revêtus des habits sacerdotaux. La scène va représenter une prise de voile.



Francesca Bertini paraît disposée à sabler gaiement le champagne. Mais peut-être sa bonne humeur est-elle factice? C'est une scène de *Tu m'appartiens*, tournée au studio Gaumont, par Maurice Gleize.



C'est au brillant studio de Billancourt que l'on a reconstitué la salle et la scène de l'Opéra pour *Monte-Cristo*, que réalise M. Fescourt.

La blonde et charmante danseuse, Colette Jehl, enfant gâtée de l'Alsace, est devenue vedette de cinéma. On se souvient qu'en 1926 elle fut élue, parmi 5.500 concurrentes, "la plus belle ingénue de France", concours organisé par "Cinémagazine". Voici Colette Jehl dans une scène de *Vocation*, que réalise Jean Bertin.

PHOTOS CINÉMA



Hélas! hélas! Plusieurs studios de la région parisienne restent vides. Combien nous aimerions mieux apprendre qu'ils sont devenus insuffisants, que les metteurs en scène attendent avec impatience leur tour. — Espérons que cette crise prendra fin... avec la trêve des confiseurs!

Le nu est chaste quand il est beau. Il ne faut donc pas s'étonner de l'innocence que garde le visage de Lilly Gal, artiste de cinéma viennois, en dépit de la légèreté — un peu exagérée — de sa tenue.

LES FILMS QUE L'ON PRÉPARE

En France

La Vierge amoureuse. — Ce sera sans doute le titre que Pierre Borel donnera à son prochain film. Le premier s'appelait *L'Amour qui rend fou*.

Dans *La Vierge amoureuse*, on verra une étrange jeune fille qui ressemble étonnamment à Marie Bashkirtseff. Cette héroïne vivra un passionnant roman se déroulant en partie dans les merveilleux décors de la Côte d'Azur.

Mais qui réalisera l'idéale Marie? On parle déjà d'Edmond Guy, la très belle et célèbre vedette française. P. BOREL.

En Allemagne

Pirandello, le célèbre dramaturge italien, a écrit un scénario original pour la Eichberg-Film. Le principal rôle sera tenu par Anna May Wong et la mise en scène dirigée par Richard Eichberg. Ce film sera le premier de trois superproductions réalisées pour la British International Pictures Ltd.

Un matin chez Jaque Catelain

Un soleil hors-saison, un soleil de luxe, illumine les deux grandes baies du somptueux rez-de-chaussée du boulevard des Invalides, dans lequel habite Jaque Catelain — Jaque Catelain, ne me grondez pas, je n'ai donné qu'une partie de votre adresse, vos indiscrettes admiratrices ne pourront aller vous importuner à domicile ! Etes-vous rassuré ? ...

Une entrée moderne, enrichie de belles tapisseries. — Une "salle" digne d'un monastère, d'un riche monastère — longue table en bois sculpté, bancs assortis, fauteuils sévères, tapis de prière (ô douceur !) et rosaires à perles de bois travaillé, accrochés aux murs. — Un salon aussi tendre qu'un boudoir de jolie femme : de l'argent, des fourrures claires, des boiseries bleu ciel, des coussins de taffetas rose et vert Nil, un bateau en verre pilé sur la cheminée, des lis dans leur verrerie de Venise. — Au milieu, Jaque Catelain en pyjama chair, Jaque Catelain à peine éveillé, souriant et charmant !

— Ah ! c'est vous qui venez m'interviewer pour "Cinémonde" ?
— Oui. Vous êtes déçu ?
— Non, ravi, enchanté.
— Alors, vous êtes poli ! Merci quand même ! Soyons sérieux ; je viens vous poser mille et une questions.

— Je vous écoute, posez !
— Ce soleil ridicule en novembre m'a fait perdre la mémoire. Laissez-moi reprendre mes esprits. En attendant, racontez-moi une histoire !
— Une histoire d'amour ?
— J'essaierai d'y croire !
— Sceptique ! Eh bien ! figurez-vous qu'une femme m'écrit plusieurs fois par semaine depuis des mois.

— Que vous dit-elle ?
— Qu'elle m'adore, qu'elle désire vivre toujours près de moi, qu'elle s'occupera de moi jusqu'à la fin de ses jours, enfin que si j'acceptais de la rencontrer, je serais fou d'elle !
— Un rien ! Et après ?
— Et après, par un concours de circonstances trop long à vous expliquer, j'ai connu



Jaque Catelain est un artiste d'une éclatante jeunesse : aussi n'éprouve-t-il aucune difficulté à jouer le rôle d'un collégien.

la femme aux lettres enflammées.

— Alors ?
— Vous tenez à la fin de mon histoire ?
— J'adore les déceptions !

— Vous serez servie, je ne voudrais pas de mon adoratrice comme... .. concierge !

— Bing ! J'en ai oublié le soleil. Tenez-vous bien, je commence !

— Que pensez-vous des vedettes femmes américaines ?

— Je leur trouve du talent, de la beauté, du cran et je pense surtout qu'elles font habilement leur publicité. Elles la font tellement bien que lorsqu'elles sont sur le déclin, elles ont encore de superbes engagements alors que pour les artistes françaises, on est impitoyable.

— Well. Qu'aimez-vous, en dehors du cinéma ?

— Tout !

— Quel éclectisme ! Mais encore ?

— J'aime la vie, j'aime la musique (j'en ai fait des gammes, quand j'étais petit ! J'aime le soleil, j'aime les sports, enfin j'aime, quoi !

— Le théâtre ne vous tente pas ?

— On m'a fait de très belles propositions, mais je suis très exigeant !

— Que voulez-vous ?

— Jouer en représentations (400 soirs de présence.... jamais !) une bonne pièce, entouré de bons artistes, dans un bon théâtre.

— C'est tout ?

— J'aurais aussi... un bon trac ! J'ai un premier accessit de comédie.

— Ah ! Conservatoire ?

— Mais oui, il y a longtemps en... Je ne veux pas vous le dire !

— Enfant ! Alors pourquoi le trac ?

— Parce qu'il y a, au théâtre, contact direct avec le spectateur. Au Cinéma, nous nous contentons de lui envoyer notre photographie.

— Certes ?

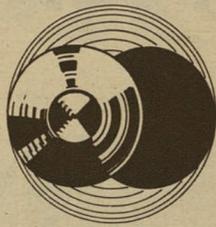
— Cigarettes ?

— Oui.

— A 1 heure moins le 1/4, nous bavardions encore, mais, pour nous reposer, Jaque Catelain et moi avions cessé de parler Cinéma ; nous papotons !

RAYMONDE LATOUR

Les Disques



Mon père m'a mariée à un bossu
Le premier jour de mes noces il m'a battue
Tu ne la verras plus, petit bossu, ta femme
Tu ne la verras plus, petit bossu tordu.

Cette vieille chanson, dont se souviennent les gens nés aux alentours de 1860, pourrait bien connaître, au phonographe, un regain de popularité. Elle y donne de façon remarquable, et il y a quelque charme — même pour les moins de quarante ans — à écouter ses modulations fraîches et son impertinent dialogue. Mlle Yvonne George les traduit, sinon avec beaucoup de justesse, du moins avec un louable souci de diction. Elle l'apporte également dans les Cloches de Nantes, autre vieille chanson, à laquelle des reminiscences liturgiques et un refrain plaintif donnent un caractère tragique, que seul en France, ou presque, possède le folklore breton.

Du chant nous passons à la danse, avec The Bell's of St-Mary's. Ces cloches-là ne sont point lugubres, comme les précédentes. Elles sonnent d'une voix claire et optimiste sur un rythme de fox-trott, qui rappelle celui du célèbre Magasin d'Horlogerie. On l'écouterait surtout pour la curiosité des timbres.

Dans Mine-all-Mine, la trompette, le trombone et le saxophone se livrent à des acrobaties de haute école qui amènent sur le visage de l'auditeur ou la grimace, ou le sourire satisfait, mais rarement une expression d'indifférence. C'est une des grandes supériorités du jazz d'être si personnel que, de façon ou d'autre, on ne lui puisse demeurer insensible, et c'est une non moins grande supériorité du phonographe que d'élargir cette personnalité. Actuellement, elle tendrait à perdre un peu de son caractère frénétique, si l'on en juge par un fox-trott tel que Changes. Sous de gracieux bourdonnements de saxo, d'ailleurs charmants et d'une réelle valeur musicale, cette pièce prend un air civilisé tout nouveau dans la musique moderne. On pourrait dire de même du mélancolique Fancy one meentines et de la discrète conversation de ses voix ouatées.

Ceci, tout doucement, nous amène, ou plutôt nous ramène vers la valse. Ce n'est plus la valse viennoise, mais la valse-jazz. Valse toute en contraste, aux rythmes fluides ou hésitants, harmonies un peu tristes, timbres joyeux et inattendus. Little Mother four sons, avec son refrain vocal, en est un des exemples les plus typiques. Cette addition de la voix à l'orchestre est un des charmes de la musique de danse moderne. Elle donne au danseur, qui, instinctivement, aime à fredonner, une impression de vie plus active et plus profonde.

ANDRÉ CŒUROY.

Le Bossu — Les Cloches de Nantes (harmonisées par Gust Ferrari) — chanté par Yvonne George. — Col - D. 19.095.

The Bell's of St-Mary's (Furber Emmanuel Adams), par Nat Shilkret et l'orchestre Victor. — Gramo - K. 5.459.

Mine-all-Mine (Stept, Ruby et Corvan) — Changes (Donalson), par the California Ramblers vocal trio. — Col - 4.876.

That's a Good Girl — Fancy one meentines (Meyer et Charig), par Fred Starita and his Hotel Astor orchestre. — Col - 4.798.

Little Mother four sons (Rapee Pollach), par Nat Shilkret et l'orchestre Victor. — Gramo - K.5. 457.



De haut en bas : René Veller, un petit poiluchon gris clair ; Claudie Lombard, toque rosée en minoche ; Nita Naldy, la vedette du Cinéma américain, porte cet original chapeau de Lewis. A droite : Mlle Stuz, vedette américaine, petite toque noire en taupé garnie pouf aigrette grise et noire.

PHOTOS R. SOBOL

La mode et l'écran

J'ai dit, dans une récente causerie, que les chapeaux étaient charmants. Mais ne trouvez-vous pas qu'ils sont gênants, puisque presque tous serrent les oreilles ? Pour ma part, c'est un véritable supplice que d'être obligée de garder un chapeau toute une après-midi ; mais il faut supporter, n'est-ce pas, puisque c'est la mode et que nous en sommes toutes esclaves et faire des vœux très vite. Après cet aveu, vous direz, messieurs, que nous sommes bien futiles ; c'est possible, mais puisque nous savons aussi être sérieuses quand il le faut, ne vous plaignez pas de ce petit travers qui, je le sais bien, vous charme et vous amuse. Et puis, au fait, puisque vous nous reprochez souvent de sacrifier à la mode toute prudence... de porter, lorsqu'il fait très froid, des bas trop fins, des jupes trop courtes, cette fois nous obéissons à une règle qui consiste à avoir les oreilles cachées l'hiver pour avoir chaud ! Vous voyez, messieurs, que nous savons aussi être pratiques !

D'ailleurs, n'est-il pas question de laisser repousser nos cheveux et de boucler ceux-ci ? Les chapeaux seront alors plus dégagés, puisqu'on devra apercevoir les boucles tout autour. — Ces quatre modèles portés par de très jolies vedettes sont bien différents mais également charmants, ce qui vous prouve, chères lectrices, que la mode actuelle permet beaucoup de fantaisie et que point n'est besoin de s'écraser toujours les oreilles, si tel est notre bon plaisir.

CADY.



Betty Byrd, aussi charmante que son nom... allé, porte fort gentiment la toilette.

SOUS LE CIEL CALIFORNIEN

AMBITIONS D'ÉTOILES

Il appert que les triomphes de l'écran ne sont pas le but suprême que poursuivent nos étoiles. La plupart rêvent d'une occupation diamétralement opposée au cinéma. John Gilbert vise la carrière des lettres ; Nils Ashter, que la Metro-Goldwyn-Mayer a formé, a un fort penchant pour le commerce des antiquités ; Joan Crawford soupire après la vie tranquille d'une bonne mère de famille ; Lew Cody, encouragé par les résultats d'un placement fait dans une entreprise de restaurants de Californie, se mettrait volontiers "marchand de soupe", genre "bouillon" ; Aileen Prindle a des ambitions littéraires, et Ramon Novarro voudrait être artiste de concert.

Greta Garbo ne vise pas si loin pourtant : elle n'abandonnerait pas son art, mais aimerait l'exercer sur une scène de théâtre, alors que Dorothy Sebastian trouverait dans l'opérette la satisfaction de tous ses desirs. Par contre Lewis Stone pense toujours à l'uniforme d'officier qu'il portait naguère, quoique il s'accommode en temps de paix de sa varense de yachtman. Et Raquel Torres trouve l'art de la Pavlova le plus beau et le plus désirable.

ON VOLE A HOLLYWOOD...

Depuis l'abolition de la clause faisant du vol en aéroplane un motif de résiliation de contrat, l'aviation est le sport favori des artistes de Hollywood. La première la Metro-Goldwyn-Mayer a rayé cette interdiction de sa formule d'engagement, persuadée que l'aviation est maintenant sans danger. Aussi nos étoiles ne s'en privent-elles pas. Déjà John Gilbert et Greta Garbo ont fait le voyage aller et retour de San Francisco et se sont rendus par ce moyen sur un terrain de prises de vues. Ramon Novarro, qui détient le record parmi les artistes, vole fréquemment de Los Angeles à San Diego, sans préjudice d'excursions en hydravions le long de la côte du Pacifique, en vue de son film aérien.

William Haines, Norma Shearer et Irving Thalberg se sont fréquemment rendus par la voie des airs à Agua Caliente, de même Lon Chaney qui a volé jusqu'à San Francisco dans un avion postal Maddux. George Hill, le metteur en scène, qui fit beaucoup d'aviation en Italie durant la guerre, a souvent recours à l'avion pour choisir un terrain de prises de vues. Il s'est même employé à découper et assembler un film dans un avion transformé en laboratoire et faisant la navette entre les studios et la base navale près de San Diego.



Camilla Horn, quand elle arriva à Hollywood, apprit à parler anglais et à conduire une auto. Dans son joli coupé d'une marque très connue aussi en France, elle a pour fidèle compagnon son petit chien "Tempest", ainsi baptisé en souvenir du premier film que Camilla a tourné en Amérique et dont l'action est située en Russie sous la révolution.

LE CONCOURS DE La Vedette Égarée

NOUS DEMANDONS A NOS LECTEURS DE NOUS DIRE :

- 1° De quels films sont extraites les scènes que nous reproduisons ci-contre ?
- 2° Quelles sont les vedettes égarées dans ces scènes ?
- 3° Parmi les artistes ainsi reconnus, quels sont vos préférés ?

Le classement définitif des artistes, par ordre de préférence, ne devra naturellement être fait qu'après clôture du concours.

CLOTURE DU CONCOURS ENVOI DES RÉPONSES

Le concours de LA VEDETTE ÉGARÉE prend fin avec le présent numéro, comme nous l'avons annoncé. Nos lecteurs ont donc à exercer leur perspicacité sur les QUATORZE scènes de films publiées dans les numéros 1, 3, 4, 5, 6 de "Cinéma".

Les réponses devront nous être adressées AVANT LE 15 DÉCEMBRE, dernier délai. Mettre sur l'enveloppe, avec notre adresse, l'indication : SERVICE DES CONCOURS.

Nos lecteurs, rappelons-le, doivent répondre à la question n° 3 en classant les "Vedettes Égarées" dans l'ordre de leurs préférences, en les numérotant de 1 à 14. L'ensemble des réponses qui nous parviendront nous permettra d'établir une LISTE TYPE. C'est en comparant avec cette LISTE TYPE les réponses fournies par nos lecteurs à la question n° 3 que nous pourrions départager ceux qui auraient fourni des réponses exactes aux deux premières questions.

LA SINCÉRITÉ ABSOLUE DU CONCOURS EST AINSI ASSURÉE. IL EST BIEN ÉVIDENT EN EFFET QUE PERSONNE NE PEUT SAVOIR COMMENT SERA COMPOSÉE LA LISTE TYPE, celle-ci dépendant de l'ensemble des réponses. Et maintenant, amis lecteurs, bonne chance !



LES PRIX

Il y aura des prix capables de satisfaire les plus difficiles, il y en aura pour tous, pour toutes, pour tous les goûts, joignant l'utile à l'agréable. Disons dès aujourd'hui que parmi ces prix figureront : APPAREILS DE T. S. F., BICYCLETTES, PHONOGRAPHES, FOURRURES, BIJOUX, ARGENTERIE, MONTRES, LIVRES, PARFUMS, STYLOGRAPHES, etc., etc..

Voir les N° 1, 3, 4 et 5 des 26 octobre, 9, 16 et 23 novembre.

...de nos correspondants

DE PROVINCE

TOULOUSE. — Une liste des films de l'année. C'est ce que nous établirions, en donnant simplement les titres des programmes projetés à Toulouse. Ici, comme partout en province, la saison écoulée et celle qui débute font sentir le très réel et sensible progrès du cinéma. Progrès qui se traduit par l'ouverture de salles nouvelles, vastes, agréables, spécialement étudiées pour leur affectation et sans rien de commun avec certaines salles, anciens théâtres, très approximativement « adaptées ».

Avec sensiblement le même succès qu'à Paris, les œuvres des metteurs en scène américains, français, allemands, anglais, occupent les « écrans de France ». Et le même public leur fait le même accueil. Parmi la grande foule, une élite goûte pleinement et applaudit en connaissance de cause les triomphes de l'écran. Et les films music-halls accompagnés d'une étourdissante musique — *Moulin Rouge*, l'excellente production de E. A. Dupont, et deux ou trois bandes de cette qualité mises à part — conquièrent sans peine, et sans mérite, la foule.

Paris, la province. Mêmes films, même public, mêmes réactions. Présentations et succès sont au moins nationaux. Voilà pourquoi, sans parler des programmes toulousains autrement que pour signaler une initiative qui s'annonce heureuse, la mise en vente par le Cinéma Le Royal d'une fort belle brochure luxueusement illustrée contenant les plus complets détails sur les films qui auront les honneurs de son écran durant la saison 1928-1929. Nous parlerons à cette place, vendredi prochain, de quelques abus — des directeurs et du public —, de quelques traits du cinéma à Toulouse et, par là, en France.

tion de cet établissement a permis la réunion de l'élite du public grenoblois, *La Madone des Sleepings*, que va présenter ce même établissement, et le nom de Claude France vont maintenir l'intérêt de ses programmes. Le « Select » va présenter *Barbara fille du Désert*. Mentionnons enfin, en hors-d'œuvre, la conférence de Jean Ravanne, due à l'organisation de la *Revue Française*.

DE TUNISIE

Certains metteurs en scène ont compris que l'Orient, et en particulier l'Afrique du Nord, constituait pour l'écran « un réservoir » précieux de décors naturels et de figuration nombreuse et bon marché. L'un des premiers réalisateurs qui osèrent quitter le studio, pour venir tourner des scènes à Kairouan, à Zarzis ou à Gabès, fut Rex Ingram ; mais ses productions : *L'Arabe* et *Le Jardin d'Allah*, sont malheureusement censurées ici.

M. le Dr Markus donna pour cadre à son dernier film, *Sables*, l'admirable oasis de Gabès, et le Sud Tunisien. Sfax vit venir Henri Fescourt qui y tourna *La Maison du Maltais*.

Et cette année s'annonce sous le meilleur signe : nous avons eu déjà, au début de la saison, la visite de M. Joubert de Benac, un Tunisien, ancien élève du lycée Carnot, qui est venu étudier les lieux avant de commencer les extérieurs de son œuvre, *Le Croisé*. L'action se passera surtout dans les ruines majestueuses de Carthage et de Dougga.

J'eus quelques minutes d'entretien avec M. de Benac, qui me fit part de ses projets dans la réalisation du film ; il s'est assuré la précieuse collaboration de MM. Kirsanoff et Raymond Bernard. Les décors seront somptueux ; plusieurs milliers de personnes figureront dans le film qui ne coûtera pas moins de sept millions de francs.

Enfin, M. Jacques Haiké vint lui-même présenter à Tunis son œuvre, *La Grande Épreuve*. Ce film fut projeté, pour la première fois, en Afrique du Nord, en présence du souverain, S. A. le Bey de Tunis, et du ministre Résident Général, M. Lucien Saint.

Après cela, il ne faudra pas être un grand prophète pour prédire à la Tunisie un avenir cinématographique brillant. Ce sera le couronnement de l'œuvre colonisatrice française, car le cinéma, merveilleux moyen de propagande, permettra le développement de la vie économique et touristique de la Régence.

DE TURQUIE

Où en est le Cinéma au pays de Mustapha Kémal. Le public cosmopolite est généralement porté à croire que dans les pays où la production cinématographique est faible ou presque nulle, on ne s'intéresse pas au Cinéma.

C'est un bien grand erreur. La Turquie est l'un des pays que cette question intéresse le plus. Malheureusement, faute de capitalistes, cette industrie, qui pourrait être si florissante au pays de prédilection de Loti, est réduite à sa plus simple expression.

Pourtant les rives du Bosphore, si pittoresques, si poétiques, ne sont-elles pas toutes désignées pour qu'on y fasse du cinéma ? Tous les poètes, tous les romanciers qui ont séjourné à Constantinople, de retour dans leur pays, n'ont pas manqué d'en vanter la splendeur et la beauté de ses merveilleux paysages.

Plusieurs fois, des metteurs en scène, avec leur matériel, leurs opérateurs et leurs vedettes, n'ont pas hésité à venir d'Europe, voire d'Amérique, dans l'unique but de tourner les scènes de quelques superproductions. C'est ainsi que vint à Stamboul, il y a quelques années, la célèbre star Raquel Meller. Il n'y a pas bien longtemps, les opérateurs d'Amérique vinrent braquer leurs appareils de prises de vues sur les rives du Bosphore ; ils tournaient *La Madone des Sleepings*, de Maurice Dekobra, le romancier le plus lu à Constantinople. Si elle ne produit rien, la Turquie, en revanche, importe une énorme quantité de films susceptibles de satisfaire

les exigences et les goûts les plus variés. Les superproductions passent en exclusivité dans les quatre plus grands cinémas de Constantinople : l'*Alhambra*, le *Magic*, le *Melék* et l'*Opéra*, le plus important de tous.

Cet hiver, une nouvelle maison de représentations de films a fait son apparition, Ipekçijî frères. Elle exploite les productions les plus importantes. Presque tous les films importés en Turquie sont de provenance américaine. C'est une constatation bien regrettable que celle de voir la France tenir à Constantinople, où elle compte tant d'amis, la place de parent pauvre. Cependant, malgré la rareté des grandes superproductions françaises, le public garde encore ici un souvenir inoubliable des quelques brillants chefs-d'œuvre de la cinématographie française, qu'il lui a été donné d'admirer. *Jocelyn*, *L'Atlantide*, *Napoleon*, *La Bataille*, *Fen!* sont des titres qu'on cite souvent.

Bien que rares, les films français se sont fait remarquer par leurs qualités de vie, de vérité, d'émotion, d'enthousiasme, qu'on ne trouve pas dans les productions étrangères, aussi artistiques préférées du public de Constantinople, ils sont inoubliables : Gloria Swanson, Norma Talmadge, Vilma Banky, Ronald Colman, Jaque Catalain, Huguette ex-Duflot, Ivan Mosjoukine, Laura la Plante, Pierre Batcheff, Corinne Griffith. Mais l'idole des dames de la haute société de Constantinople est John Gilbert, qu'elles trouvent adorable !

La femme turque possède une âme sensible et douce, et les films sentimentaux sont tout indiqués pour lui plaire. *L'Ange ténébreux*, *La Grande Parade*, *Soleil de Minuit*, *Jocelyn*, *Quand la Chair succombe*, *Les Nuits de Chicago*, sont les films qui ont obtenu à Constantinople le plus vif et le plus mérité des succès.

Actuellement, le public de l'ancienne capitale des sultans s'intéresse énormément à une nouvelle invention qui vient de France. De même qu'en Europe et en Amérique, il n'est aussi question en Turquie que du fameux procédé Gaumont-Petersen-Poulsen.

Les cinéphiles de Stamboul suivent pas à pas, dans les revues qui leur parviennent de France, les succès remportés par l'étonnante invention qu'ils brûlent de connaître. Nous sommes fermement convaincus que la France ne se laissera pas devancer, cette fois-ci encore, par aucune autre nation. C'est à elle qu'incombe le devoir de nous présenter l'admirable et géniale invention conçue et réalisée par l'un de ses plus vaillants enfants, qui s'est de longue date consacré à la plus noble et aussi à la plus ingrate des tâches : celle du relèvement du film français !

La direction générale du Monopole des Tabacs de Turquie vient de tourner, sous le contrôle de Zihni Dey, un grand film représentant les diverses opérations auxquelles on soumet le tabac depuis sa plantation jusqu'à son expédition en Europe.

DE ROUMANIE

Le metteur en scène roumain Jean Mihaïl, réalisateur de *Péché*, le meilleur film tourné jusqu'ici en Roumanie, va commencer un grand film, *Povara*, dont le scénario est dû à M. Romulus Voinescu. Le principal protagoniste sera M. Volentineanu, doyen du Théâtre National de Bucarest, qui aura à ses côtés le grand acteur hongrois Oscar Berge. M. Mihaïl a choisi pour opérateur M. Saschek, qui collabora au *Chevalier à la Rose*.

Les journalistes professionnels de cinéma, qui sont fort nombreux, viennent de fonder leur syndicat, sous l'active impulsion de M. Horia Igiroeanu, directeur de la « Clipa Cinematografica ».

Une nouvelle revue de cinéma bi-hebdomadaire, « Ciné-Mondial », vient de faire son apparition à Bucarest. Grigore VARABIEV.



Voici une charge tumultueuse des spahis ; l'un des meilleurs morceaux cinématographiques de *L'Occident*.



Dorothy Sebastian, une des plus charmantes vedettes de la Metro-Golwyn-Mayer.

RÉDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98

R. C. Seine 233-237 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Gérant : DURET.

TARIF DES ABONNEMENTS :

	FRANCE ET COLONIES :	ETRANGER :
		Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois, 10 francs ; 6 mois, 37 fr., 1 an, 72 fr.
3 mois	12 fr.	(tarif A réduit) : 3 mois, 17 fr. 6 mois, 32 fr. 1 an, 62 fr.
6 mois	23 fr.	(tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Dantzig, Danemark, États-Unis,
1 an	45 fr.	

LA PUBLICITE EST REÇUE :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8^e)
et au BUREAU DE PROPAGANDE CINÉMATOGRAPHIQUE : 56, Rue du Fg Saint-Honoré, Paris
SERVICES ARTISTIQUES DE "CINÉMONDE"
ETUDES PUBLICITAIRES :
138, Avenue des Champs-Élysées, Paris (8^e)

NÉOGRAVURE-PARIS